

lui. Depuis mon départ de Paris, il m'avait à peine encore adressé la parole; mais durant notre navigation, il a commencé à s'entretenir fort souvent avec moi.

Les occasions et les circonstances m'étaient des plus favorables: je savais assez d'anglais pour être à même de lui donner bien des éclaircissemens sur ce qui se disait autour de nous.

J'avais été marin; et je donnais à l'Empereur toutes les explications qu'il désirait sur les manœuvres du vaisseau, l'état des vents et de la mer.

J'avais été dix ans en Angleterre; j'y avais pris des idées arrêtées sur les lois, les mœurs, les usages du pays; je pouvais répondre pertinemment à toutes les questions que l'Empereur daignait m'adresser sur ces objets.

Enfin, mon Atlas historique me laissait une foule d'époques, de dates et de rapprochemens sur lesquels il me trouvoit toujours prêt.

En même temps j'employai les loisirs de notre navigation au résumé qui suit, touchant notre situation à Rochefort, et les motifs qui avaient dicté la détermi-

nation de l'Empereur. J'obtenais désormais des données exactes et authentiques. Les voici :

RÉSUMÉ. * Le croisière anglaise n'était pas forte: deux corvettes étaient devant Bordeaux, elles y bloquaient une corvette française, et donnaient la chasse à des Américains qui sortaient tous les jours en grand nombre. À l'île d'Aix nous avions deux frégates bien armées; la corvette le Vulcain, de premier échantillon, était au fond de la rade; enfin, un gros brick, tout cela était bloqué par un vaisseau de soixante-quatorze, des plus petits de la marine anglaise, et par une ou deux mauvaises corvettes. Il est hors de doute qu'en courant risque de sacrifier un ou deux bâtimens, on serait passé; mais le capitaine commandant était faible, il refusa de sortir; le second, tout à fait déterminé, l'eût tenté: probablement le commandant avait reçu des instructions de Fouché, qui déjà trahissait ouvertement, et voulait livrer l'Empereur. Quoi qu'il en soit, il n'y avait rien à attendre du côté de la mer; l'Empereur alors débarqua à l'île d'Aix.

* Ce résumé est la dictée même de Napoléon.

Si cette mission eût été confiée à l'amiral Werhuel, disait l'Empereur, ainsi qu'on le lui avait promis lors de son départ de Paris, il est probable qu'il eût passé. Les équipages des deux frégates étaient pleins d'attachement et d'enthousiasme.

La garnison de l'île d'Aix était composée de quinze cents marins, formant un très-beau régiment; les officiers, indignés de ce que les frégates ne voulaient pas sortir, proposèrent d'armer deux chasse-marées du port de quinze tonneaux chacun; les jeunes aspirans voulurent en être les matelots; mais au moment de l'exécution ils déclarèrent qu'il était difficile de gagner l'Amérique sans toucher sur quelque point de la côte d'Espagne ou de Portugal.

Dans ces circonstances l'Empereur composa une espèce de conseil des personnes de sa suite. On y représenta qu'il ne fallait plus compter sur les frégates ni sur les bâtimens armés; que les chasse-marées n'offraient aucun résultat probable de succès, qu'ils ne pouvaient guère conduire qu'à être pris en pleine mer par les Anglais ou à tomber entre les mains des alliés. Il ne restait plus dès-lors que

deux partis : celui de rentrer dans l'intérieur, pour y tenter le sort des armes, ou celui d'aller prendre un asile en Angleterre. Pour suivre le premier on se trouvait à la tête de quinze cents marins, pleins de zèle et de bonne volonté; le commandant de l'île était un ancien officier de l'armée d'Égypte, tout dévoué à Napoléon; il eût débarqué avec ces quinze cents hommes à Rochefort; on s'y fût grossi de la garnison de cette ville, dont l'esprit était excellent; on eût appelé la garnison de la Rochelle, composée de quatre bataillons de fédérés, qui offraient leurs services, et l'on se trouvait en mesure de joindre le général Clausel, si ferme à la tête de l'armée de Bordeaux; ou le général Lamarque, qui avait fait des prodiges avec celle de la Vendée; tous les deux attendaient, désiraient Napoléon; on eût nourri facilement la guerre civile dans l'intérieur de la France. Mais Paris était pris, les chambres étaient dissoutes; cinq à six cent mille ennemis étaient dans l'intérieur de l'Empire; la guerre civile ne pouvait avoir d'autre résultat que de faire périr tout ce que la France avait d'hommes généreux et attachés à Napoléon. Cette perte eût été sensible,

irréparable; elle eût détruit les espérances des destinées futures de la France, sans produire d'autre avantage, que de mettre l'Empereur dans le cas de traiter et d'obtenir des arrangemens favorables à ses intérêts. Mais Napoléon avait renoncé à être souverain, il ne demandait qu'un asile tranquille; il répugnait, pour un si mince résultat, à faire périr tous ses amis, à devenir le prétexte du ravage de nos provinces, et enfin, pour tout dire, à priver le parti national de ses plus vrais appuis, lesquels, tôt ou tard, pourraient rétablir l'honneur et l'indépendance de la France. Il ne voulait plus vivre qu'en homme privé; l'Amérique était le lieu le plus convenable, le lieu de son choix; mais enfin l'Angleterre même, avec ses lois positives, pouvait lui convenir encore; et il paraissait, d'après ma première entrevue avec le capitaine Maitland, que celui-ci pourrait le conduire en Angleterre, avec toute sa suite, pour y être traité convenablement. Dès ce moment, l'Empereur et sa suite se trouvaient sous la protection des lois britanniques; et le peuple de ce pays aimait trop la gloire, pour manquer une occasion qui se présentait naturellement, et devait for-

mer les plus belles pages de son histoire. On résolut donc de se rendre à la croisière anglaise, sitôt que Maitland aurait exprimé positivement l'ordre de nous recevoir. On retourna vers lui; le capitaine Maitland exprima littéralement qu'il avait autorité de son gouvernement de recevoir l'Empereur, s'il voulait venir à bord du Bellerophon, et de le conduire, ainsi que sa suite, en Angleterre. Alors l'Empereur s'y rendit, non qu'il y fût contraint par les événemens, puisqu'il pouvait rester en France; mais parce qu'il voulait vivre en simple particulier; qu'il ne voulait plus se mêler des affaires, et surtout ne pas compliquer celles de la France. Certes, il n'eût pas pris ce parti s'il eût pu soupçonner l'indigne traitement qu'on lui ménageait; chacun en demeurera facilement convaincu. Sa lettre au Prince Régent publie assez hautement sa confiance et sa persuasion; le capitaine Maitland, à qui elle a été officiellement communiquée, avant que l'Empereur se rendit à son bord, n'y ayant fait aucune observation, a, par cette seule circonstance, reconnu et consacré les sentimens qu'elle renfermait.

Dimanche 23.

Ouessant. — Côtes d'Angleterre.

A quatre heures du matin, nous vîmes Ouessant, que nous avions dépassé dans la nuit. Depuis que nous approchions de la Manche, nous apercevions à chaque instant des vaisseaux anglais ou des frégates allant ou venant dans toutes les directions. A la nuit nous étions en vue des côtes d'Angleterre.

Lundi 24.

Mouillage à Torbay.

Vers les huit heures du matin, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Torbay. L'Empereur, levé dès six heures du matin, monté sur la dunette, observait les côtes et les préparatifs du mouillage. Je ne le quittais pas pour lui fournir toutes les explications relatives.

Le capitaine Maitland expédia aussitôt un courrier à lord Keith, son amiral-général, qui était à Plymouth. Le général Gourgaud, qui était parti sur le Slany, vint nous rejoindre; il avait dû se dessaisir de la lettre au Prince Régent; on ne lui avait pas permis le débarquement, on lui avait même interdit toute communica-

tion quelconque. Ce nous fut d'un mauvais augure, et le premier indice des nombreuses tribulations qui vont suivre.

Dès qu'il transpira que l'Empereur était à bord du Bellerophon, la rade fut couverte d'embarcations et de curieux. Le propriétaire d'une belle maison de campagne qui était en vue, lui envoya un présent de fruits.

Mardi 25.

Affluence de bateaux pour apercevoir l'Empereur.

Même concours de bateaux, même affluence de spectateurs. L'Empereur les considérait de sa chambre, et se laissait voir parfois sur le pont. Le capitaine Maitland, revenant de terre, me remit une lettre de lady C., qui en contenait une de ma femme. Ma surprise fut grande d'abord, et égale à ma satisfaction; mais cette surprise cessa, quand je considérai que la longueur de la traversée avait permis aux journaux de France de publier et de transmettre au loin notre destinée; ainsi, tout ce qui était relatif à l'Empereur et à sa suite était déjà connu en Angleterre, et nous y étions attendus cinq à six jours avant d'y arriver. Ma femme s'était em-

pressé d'écrire à ce sujet à lady C., et celle-ci avait eu l'adresse d'écrire au capitaine Maitland, sans le connaître, et de lui envoyer mes deux lettres.

La lettre de ma femme respirait une douce affliction; mais celle de lady C., qui savait déjà à Londres notre destinée future, était pleine des plus vifs reproches. — Je ne m'appartenais pas, pour disposer ainsi de moi; c'était un crime d'abandonner ma femme et mes enfans. Triste résultat de nos éducations modernes, qui relèvent nos âmes assez peu, pour qu'on ne conçoive ni le mérite, ni le charme des grandes résolutions et des grands sacrifices! On croit avoir tout dit, on a tout commandé ou tout justifié, sitôt qu'on a mis en avant le danger des intérêts privés et des jouissances domestiques; on ne soupçonne pas que le premier devoir envers sa femme, est de lui ménager une situation honorée; et que le plus riche héritage à laisser à ses enfans, est l'exemple de quelques vertus, et un nom qui se rattache à un peu de gloire.

Mercredi 26.

Mouillage à Plymouth. — Séjour, etc.

Des ordres étaient venus dans la nuit

de nous rendre immédiatement à Plymouth; nous avons appareillé de bon matin; nous sommes arrivés à notre nouvelle destination vers quatre heures de l'après-midi, dix jours après notre appareillage de Rochefort; vingt-sept après notre départ de Paris, et trente-cinq après l'abdication de l'Empereur. Notre horizon s'est rembruni dès-lors singulièrement; des canots armés ont entouré le vaisseau: ils ramaient au loin, écartant les curieux, même à coups de fusil. L'amiral Keith, qui était en rade, ne vint point à notre bord. Deux frégates firent le signal d'un départ immédiat; on nous dit qu'un courrier extraordinaire leur avait apporté, le matin, une mission lointaine. On distribua quelques-uns de nous sur d'autres bâtimens. Toutes les figures semblaient nous considérer avec un morne intérêt; les bruits les plus sinistres avaient gagné le vaisseau; il circulait pour nous le chuchotage de plusieurs destinations, toutes plus affreuses les unes que les autres.

L'emprisonnement de la tour était la plus douce, et quelques-uns parlaient de Sainte-Hélène. Sur ces entrefaites, les deux frégates, sur lesquelles on m'avait fort éveillé, appareillèrent, bien que

le vent leur fut contraire pour sortir, et arrivées par notre travers, elles laissèrent retomber l'ancre à droite et à gauche de nous, presque à nous toucher; alors quelqu'un me dit à l'oreille qu'elles devaient nous enlever la nuit, et faire voile pour Sainte-Hélène.

Non, jamais je ne rendrai l'effet de ces terribles paroles! Une sueur froide parcourut tout mon corps: c'était un arrêt de mort inattendu! Des bourreaux impitoyables me saisissaient pour le supplice; on m'arrachait violemment à tout ce qui m'attachait à la vie; je tendais douloureusement les bras vers ce qui m'était si cher; c'était en vain, il fallait périr! Cette pensée, une foule d'autres en désordre, excitèrent en moi une véritable tempête: c'était le déchirement d'une âme qui cherche à se dégager de ses amalgames terrestres! Mes cheveux en ont blanchi!..... Heureusement la crise fut courte, et mon moral en sortit vainqueur, si pleinement vainqueur, qu'à compter de cet instant, je me trouvai au-dessus de toutes les atteintes des hommes. Je sentis que je pouvais désormais défier l'injustice, les mauvais traitemens, les supplices. Je jurai

surtout, dès-lors, qu'on n'entendrait jamais de moi ni plaintes ni demandes. Mais que ceux d'entre nous auxquels j'ai dû paraître si tranquille, dans ces fatales circonstances, ne m'accusent point de ne pas sentir! Ils ont prolongé leur agonie en détail; la mienne s'était opérée en masse.

Un des rapprochemens, qui ne sera pas le moins bizarre de ma vie, revint peu après à mon souvenir; vingt ans auparavant, durant mon émigration en Angleterre, ne possédant rien au monde, j'avais refusé d'aller chercher une fortune assurée dans l'Inde, parce que c'était trop loin, me disais-je, et que je me trouvais trop âgé. Aujourd'hui, avec vingt ans de plus, j'allais quitter ma famille, mes amis, ma fortune, mes plus douces jouissances, pour aller à deux mille lieues me reléguer volontairement sur un rocher au milieu de l'Océan, *pour rien*. Mais *non*, je me trompe! le sentiment qui m'y conduisait était bien supérieur aux richesses que je dédaignai d'aller chercher alors; je suivais, j'accompagnais celui qui gouverna le monde, et remplira la postérité!

L'Empereur parut sur le pont à son

ordinaire. Je le vis quelque temps dans sa chambre, sans lui communiquer ce que j'avais appris; je voulais être son consolateur, et non contribuer à le tourmenter. Cependant tous ces bruits étaient arrivés jusqu'à lui; mais il était venu si librement, et de si bonne foi, à bord du Bellerophon, et s'y était trouvé si fort attiré par les Anglais eux-mêmes; il regardait tellement sa lettre au Prince Régent, communiquée d'avance au capitaine Maitland, comme des conditions tacites; enfin, il avait mis tant de magnanimité dans sa démarche, qu'il repoussait avec indignation toutes les craintes qu'on voulait lui donner, et ne permettait pas que nous pussions avoir des doutes.

Jeudi 27. — Vendredi 28.

Amiral Keith. — Acclamations des Anglais, dans la rade de Plymouth, à la vue de l'Empereur.

On peindrait difficilement notre anxiété et nos tourmens : la plupart d'entre nous ne vivaient plus; la moindre circonstance venue de terre, l'opinion la plus vulgaire de qui que ce fût à bord, l'article du journal le moins authentique, étaient le sujet de nos argumens les plus

graves, et la cause de nos perpétuelles oscillations d'espérance et de crainte. Nous allions à la recherche des plus petits bruits; nous provoquions, du premier venu, des versions favorables, des espérances trompeuses; tant l'expansion et la mobilité de notre caractère national nous rendent peu propres à cette résignation stoïque, à cette concentration impassible, qui ne dérivent que d'idées arrêtées et de doctrines positives puisées dès l'enfance.

Les papiers publics, les ministériels surtout étaient déchainés contre nous; c'était le cri des ministres préparant au coup qu'ils allaient frapper. On se figurerait difficilement les horreurs, les mensonges, les imprécations qu'ils accumulaient contre nous; et l'on sait qu'il en reste toujours quelque chose sur la multitude, quelque bien disposée qu'elle soit. Aussi les manières autour de nous étaient devenues moins aisées; les politesses embarrassées; les figures incertaines.

L'amiral Keith, après s'être fait annoncer maintes fois, ne fit qu'apparaître : il nous était visible qu'on redoutait notre situation, qu'on évitait nos paroles.

Les papiers contenaient les mesures qu'on allait prendre; mais comme il n'y avait rien d'officiel encore, et qu'ils se contredisaient dans quelques petits détails, nous aimions à nous flatter, et demeurions encore dans ce vague, cette incertitude, pire néanmoins, que tous les résultats.

Cependant, d'un autre côté, notre apparition en Angleterre y avait produit un étrange mouvement; l'arrivée de l'Empereur y avait créé une curiosité qui tenait de la fureur; c'étaient les papiers publics eux-mêmes qui nous apprenaient cette circonstance, en la condamnant. Toute l'Angleterre se précipitait vers Plymouth. Une personne partie de Londres aussitôt mon arrivée, pour venir me voir, fut contrainte de s'arrêter bientôt par le manque absolu de chevaux et de logement dans la route. La mer se couvrait d'une multitude de bateaux autour de nous; on nous a dit depuis qu'il y en avait eu de payés jusqu'à soixante napoléons.

L'Empereur, à qui je lisais tous les papiers, n'en avait pas moins, en public, le même calme, le même langage, les mêmes habitudes. On savait qu'il paraissait toujours vers les cinq heures sur le

pont; quelque temps avant, tous les bateaux se groupaient à côté les uns des autres, il y en avait des milliers; leur réunion serrée ne laissait plus soupçonner la mer, on eût cru bien plutôt cette foule de spectateurs rassemblés sur une place publique. A l'apparition de l'Empereur, le bruit, le mouvement, les gestes de tant de monde, présentaient un singulier spectacle; en même-temps, il était aisé de juger qu'il n'y avait rien d'hostile dans tout cela, et que si la curiosité les avait amenés, ils y puisaient de l'intérêt. On pouvait s'apercevoir même que ce sentiment allait visiblement en croissant: on s'était contenté de regarder d'abord, on avait salué ensuite, quelques-uns demeurèrent découverts, et l'on fut parfois jusqu'à pousser des acclamations; nos symboles mêmes commençaient à se montrer parmi eux; des femmes, des jeunes gens arrivaient parés d'œillets rouges; mais toutes ces circonstances mêmes tournaient à notre détriment aux yeux des ministres et de leurs partisans, et ne faisaient que rendre plus poignante notre perpétuelle agonie.

Ce fut dans ce moment que l'Empereur, frappé de tout ce qu'il entendait,

me dicta une pièce propre à servir de base aux légistes, pour discuter et défendre sa véritable situation politique. Nous trouvâmes le moyen de la faire passer à terre. Je n'en ai point conservé de copie.

Samedi 29. — Dimanche 30.

Décision ministérielle à notre égard. —
Anxiétés, etc.

Depuis vingt-quatre heures, ou deux jours, le bruit était qu'un sous-secrétaire d'État venait de Londres pour notifier officiellement à l'Empereur les résolutions des ministres à son égard. Il parut en effet : c'était le chevalier Banbury, qui vint avec lord Keith, et remit une pièce ministérielle, qui contenait la déportation de l'Empereur, et limitait à trois le nombre des personnes qui devaient l'accompagner; en excluant toutefois le duc de Rovigo et le général Lallemand, compris dans la liste de proscription.

Je ne fus point appelé auprès de l'Empereur; les deux Anglais parlaient et entendaient le français; l'Empereur les admit seuls. J'ai su qu'il avait combattu et repoussé, avec beaucoup d'énergie et de logique, la violence qu'on exerçait sur

sa personne : « Il était l'hôte de l'Angle-
» terre, avait-il dit; il n'était point son
» prisonnier, il était venu librement se
» placer sous la protection de ses lois; on
» violait sur lui les droits sacrés de l'hos-
» pitalité; il n'accéderait jamais volontai-
» rement à l'outrage qu'on lui ménageait,
» la violence seule pourrait l'y contrain-
» dre, etc., etc. »

L'Empereur me donna la pièce ministérielle pour sa traduction, la voici.

*Communication faite par lord Keith, au
nom des ministres anglais.*

« Comme il peut être convenable au général Buonaparte d'apprendre, sans un plus long délai, les intentions du gouvernement britannique à son égard, Votre Seigneurie lui communiquera l'information suivante.

» Il serait peu consistant avec nos devoirs envers notre pays et les alliés de Sa Majesté, si le général Buonaparte conservait le moyen ou l'occasion de troubler de nouveau la paix de l'Europe; c'est pourquoi il devient absolument nécessaire qu'il soit restreint dans sa liberté personnelle, autant que peut l'exiger ce premier et important objet.

» L'île de Sainte-Hélène a été choisie pour sa future résidence : son climat est sain, et sa situation locale permettra qu'on l'y traite avec plus d'indulgence qu'on ne le pourrait faire ailleurs, vu les précautions indispensables qu'on serait obligé d'employer pour s'assurer de sa personne.

» On permet au général Buonaparte de choisir parmi les personnes qui l'ont accompagné en Angleterre, à l'exception des généraux Savary et Lallemand, trois officiers, lesquels, avec son chirurgien, auront la permission de l'accompagner à Sainte-Hélène, et ne pourront point quitter l'île sans la sanction du gouvernement britannique.

» Le contre-amiral sir Georges Cockburn, qui est nommé commandant en chef du cap de Bonne-Espérance et des mers adjacentes, conduira le général Buonaparte et sa suite à Sainte-Hélène, et recevra des instructions détaillées touchant l'exécution du service.

» Sir G. Cockburn sera probablement prêt à partir dans peu de jours; c'est pourquoi il est désirable que le général Buonaparte fasse, sans délai, le choix des personnes qui doivent l'accompagner. »

Bien que nous nous fussions attendus à notre déportation à Sainte-Hélène, nous en demeurâmes affectés, elle nous consterna tous. Toutefois l'Empereur n'en vint pas moins sur le pont, comme de coutume, avec le même visage, et de la même manière, considérer la foule affamée de le voir.

Lundi 31.

Les généraux Savary et Lallemand ne peuvent suivre l'Empereur.

Notre situation était affreuse; nos peines, au-delà de toute expression; nous allions cesser de vivre pour l'Europe, pour notre patrie, pour nos familles, pour nos amis, nos jouissances, nos habitudes : on nous laissait, à la vérité, le choix de ne pas suivre l'Empereur; mais ce choix était celui des martyrs; il s'agissait de renoncer à sa religion, à son culte, ou de périr. Une circonstance venait compliquer encore nos tourmens; c'était l'exclusion spéciale des généraux Savary et Lallemand, qui en étaient frappés de terreur; ils ne voyaient plus que l'échafaud; ils étaient persuadés que l'Angleterre, ne distinguant point les actes politiques dans une révolution, des

crimes civils dans un Etat tranquille, les livrerait à leurs ennemis pour subir le supplice. C'eût été un tel outrage à toutes les lois, un tel opprobre pour l'Angleterre elle-même, qu'on eût été tenté de l'en défier; mais on ne pouvait parler ainsi qu'en se trouvant proscrit avec eux. Du reste, nous ne balançâmes pas à vouloir demeurer tous du nombre de ceux que l'Empereur pouvait choisir; nous n'avions qu'une crainte, celle de nous trouver exclus.

Mardi 1^{er} Août.

L'Empereur me demande si je le suivrai à Sainte-Hélène.

Nous restions toujours dans le même état. Je reçus dans la matinée une lettre de Londres, dans laquelle on exprimait avec beaucoup de force, que j'aurais tort, que ce serait même un crime que de m'expatrier. La personne qui me l'adressait écrivit au capitaine Maitland de joindre ses efforts et ses avis pour m'empêcher de prendre un parti aussi extrême. J'arrêtai les premières paroles du capitaine Maitland, en lui faisant observer qu'à mon âge on agissait avec réflexion.

Je lisais chaque jour à l'Empereur les

divers papiers-nouvelles. Aujourd'hui il s'en trouva deux dans le nombre, soit que la bienveillance nous les eût fait adresser, soit que les opinions commençassent à se diviser, qui plaidaient notre cause avec beaucoup de chaleur, et nous dédommageaient des grossières injures dont les autres étaient remplis. Nous nous livrâmes à l'espoir qu'à la haine qu'avait inspirée un ennemi, succéderait bientôt l'intérêt que doivent exciter les grandes actions, et nous nous dîmes que l'Angleterre avait une foule de cœurs nobles et d'âmes élevées qui deviendraient indubitablement d'ardens avocats, etc., etc.

La foule des bateaux croissait chaque jour; l'Empereur se montrait en public à son heure ordinaire, et l'accueil était de plus en plus favorable.

Quant à son particulier, l'Empereur demeurait, encore, pour la plupart de nous, toujours comme aux Tuileries; nous l'avions suivi en grand nombre, de tous rangs, de tous grades; le Grand-Maréchal et le duc de Rovigo seuls le voyaient habituellement; tel, depuis notre départ, ne l'avait guère plus approché, et ne lui avait pas parlé davan-

tage qu'il ne l'eût fait à Paris. Moi, j'étais appelé, dans la journée, toutes les fois qu'il y avait des papiers à traduire, et insensiblement l'Empereur prit l'habitude régulière de me faire appeler tous les soirs, vers huit heures, pour causer quelque temps.

Aujourd'hui, dans le cours de la conversation, et à la suite de divers sujets, il m'a demandé si je le suivrais à Sainte-Hélène; j'ai répondu avec la dernière franchise, mes sentimens me le rendaient facile. Je lui ai dit qu'en quittant Paris pour le suivre, j'avais sauté à pieds joints sur toutes les chances, celle de Sainte-Hélène n'avait rien qui dût la faire excepter; mais que nous étions en grand nombre autour de lui; qu'on ne lui permettait d'emmener que trois d'entre nous; que bien des personnes me faisaient un crime d'abandonner ma famille; que j'avais donc besoin, vis-à-vis d'elle et vis-à-vis de ma propre conscience, de savoir que je lui serais utile et agréable; qu'en un mot j'avais besoin qu'il me choisît; que cette observation, du reste, ne renfermait aucune arrière-pensée; car je lui avais donné désormais ma vie sans restriction.

Sur ces entrefaites, M^{me} Bertrand, sans avoir été demandée, sans s'être fait annoncer, s'est précipitée tout à coup dans la chambre de l'Empereur; elle était hors d'elle-même; elle s'écriait qu'il n'allât pas à Sainte-Hélène, qu'il n'emmenât pas son mari. Sur l'étonnement, le visage et la réponse calme de l'Empereur, elle ressortit aussi précipitamment qu'elle était entrée. L'Empereur, toujours étonné, me disait: « Con- » cevez-vous rien à cela? » Quand nous entendîmes de grands cris, et le mouvement de tout l'équipage qui accourait en tumulte vers l'arrière du vaisseau. L'Empereur m'ordonna de sonner pour en connaître la cause; c'était M^{me} Bertrand, qui, après être sortie de chez l'Empereur, avait voulu se jeter à l'eau, et qu'on avait eu toutes les peines du monde à retenir. Qu'on juge, par cette scène, de tout ce qui se passait en nous.

Mercredi 2. — Jeudi 3.

Paroles remarquables de l'Empereur.

Au matin, le duc de Rovigo m'apprend que je suis décidément du voyage de Sainte-Hélène; l'Empereur, en causant, lui avait dit que si nous devions